



**HAL**  
open science

## “ Et si l’Histoire plaisantait ? “Le Horla”, une écriture comique mais inquiétante de l’Histoire ”

Manuela Mohr

### ► To cite this version:

Manuela Mohr. “ Et si l’Histoire plaisantait ? “Le Horla”, une écriture comique mais inquiétante de l’Histoire ”. *Autour de Vallès : revue de lectures et d’études vallésiennes*, 2017. <hal-04463844>

**HAL Id: hal-04463844**

**<https://hal.science/hal-04463844v1>**

Submitted on 25 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## « Et si l'histoire plaisantait<sup>1</sup> ? »

### « Le Horla », une écriture comique mais inquiétante de l'Histoire

Dans la seconde version du « Horla », publiée en 1887, Guy de Maupassant perfectionne l'écriture du fantastique psychologique. L'entrée du 14 juillet compte parmi les plus brèves et se situe entre deux voyages ainsi qu'entre deux anecdotes significatives. Le sujet politique, dicté par la date emblématique, semble constituer un *hapax* dans l'écrit personnel du protagoniste anonyme. Partant d'un ton détaché, le narrateur dérive vers la critique car, poussé par les festivités commémoratives à dresser un bilan, il raconte en quelques lignes l'histoire complexe d'une alternance de régimes politiques, du Second Empire à la Troisième République.

Le rire s'introduit lorsque l'Histoire est ridiculement abrégée, et les dirigeants ainsi que le peuple raillés par le narrateur sans retenue. Faire narrer l'Histoire institutionnelle par un personnage désaxé d'une nouvelle qui a recours au comique souligne l'écart entre une discipline en passe de se constituer en science, et le fantastique. Dès lors, l'entrée du 14 juillet propose une écriture comique de l'Histoire qui provoque en même temps l'inquiétude. On montrera en quoi le fantastique, amené par un glissement de la commémoration vers le comique, permet d'interroger la responsabilité des fêtes nationales dans la création et la dissimulation de Horlas politique et social. On relèvera d'abord la présence de trois niveaux de l'être humain, les règles qui les régissent, ainsi que leur articulation, pour souligner ensuite les enjeux et les limites. Finalement, on montrera dans quelle mesure le narrateur projette son aliénation sur la lecture de l'Histoire, créant ainsi le doute sur la Révolution et sa commémoration.

#### 1. Articulations

Dans « Le Horla », le protagoniste apparaît comme un individu appartenant à trois niveaux : l'intime ou la psyché, le social ou le politique, et le passé ou l'Histoire. A première vue, les trois régimes sont étanches et ne se manifestent pas de la même manière ou au même moment. Le personnage, célibataire oisif issu d'une classe sociale aisée, semble appartenir au groupe des héros maupassantiens marginaux, déconnectés de la vie sociale et politique. Selon lui, un être supérieur nommé Horla vient un beau jour de mai perturber son idylle, de sorte qu'il ne trouve la paix que lorsqu'il part en voyages, mais doit constater que le Horla est invincible, le poussant à envisager le suicide.

---

<sup>1</sup> Milan Kundera, *La Plaisanterie*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1985, p. 414.

Pourtant, l'entrée du 14 juillet rapproche le psychique, le socio-politique et l'historique. Le narrateur se réfugie à la capitale où les festivités à l'occasion de la commémoration de 1789 l'incitent à se gausser du peuple qui est « un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt féroce révolté » (p. 921<sup>2</sup>). Il explique sa critique en suggérant que les dirigeants du pays dictent les sentiments et les actes : « On lui dit : 'Amuse-toi.' Il s'amuse. On lui dit : 'Va te battre avec le voisin.' Il va se battre. On lui dit : 'Vote pour l'Empereur.' Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : 'Vote pour la République.' Et il vote pour la République » (*ibid.*). A partir de cette entrée, le lecteur est amené à reconsidérer l'Histoire et le système entier des relations entre les trois niveaux de l'humain. Leur articulation permet d'élaborer une vision inédite des événements fondateurs tels que la Révolution française ou la guerre franco-prussienne. Maupassant montre avec véhémence que l'histoire est imposée par des dirigeants qu'aucune rationalité ne guide.

Chaque domaine est régi par des règles qui lui sont propres. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie officielle, mue par l'aspiration au statut de science, exige l'objectivité et le respect de la chronologie ; elle véhicule l'idée du temps linéaire et privilégie les grands événements ainsi que les éminentes personnalités. Il s'agit de lois explicites qui, dans le journal, sont autant présentes et critiquées que les lois implicites, comme on le verra plus loin. Les règles tacites, imposées par le régime, permettent la création d'un discours qui transforme les certitudes d'abord en raillerie, ensuite en inquiétude.

La vie sociale est également soumise aux lois explicites, c'est-à-dire officielles, et les lois implicites, qui sont les mœurs et les traditions. Dès la première entrée du journal apparaît une double perversion des niveaux historique et social, qui prépare en particulier l'entrée du 14 juillet, en ce que l'Histoire, objet d'étude sérieux, est pour le narrateur celle du passé de sa famille. Sa micro-histoire privilégie pertinemment deux aspects : le rapport à la terre, et la langue. Or, non seulement ils constituent des critères de définition du concept de la nation, qui gagne en importance après la débâcle de 1870, le narrateur les perdra au fur et à mesure que ton état s'aggrave.

Le social influe sur le narrateur à travers ses lois tacites. Dans la maisonnée, la hiérarchie sociale est respectée. Les domestiques sont à la disposition de leur maître, que le cocher adresse respectueusement par « monsieur » (p. 919). Le narrateur s'efforce à respecter la bonne conduite, quoique le Horla ait pris possession de son corps et de son âme. Elle aussi est présente dès le 8 mai à travers une convention à l'apparence banale : dans notre société, il est d'usage de se réjouir

<sup>2</sup> L'édition de référence est Guy de Maupassant, « Le Horla », *Contes et nouvelles*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1979.

du beau temps et de mépriser la pluie. Par la prédominance des règles implicites, Maupassant attire cependant l'attention sur le contrôle subtil exercé sur l'homme, qui viendra éclairer son écriture alternative de l'Histoire. Seul le Horla l'amène à remettre en question la santé mentale du diariste, bien que d'autres puissances régissent son esprit.

L'Histoire et le social communiquent à travers la psyché du narrateur, qui apparaît comme une interface entre intérieur et extérieur. L'air et l'eau, supports transparents et vaguement circonscrits de puissances insaisissables, sont évoqués à plusieurs reprises, de manière à créer un lien avec les manifestations d'un état pathologique. Dans la première entrée, la brise est personnifiée (« le[...] chant d'airain [des cloches] que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit », p. 913), contrairement au narrateur qui, perdant la maîtrise sur lui-même, n'est plus qu'un jouet. L'extérieur agit sur l'intérieur ; le passé (les racines du personnage) façonne le présent (les pensées). Les trois niveaux se contaminent. En effet, le texte joue avec le motif de la contamination de l'esprit. Le domaine médical joue un rôle décisif dans l'articulation des trois niveaux autour de l'hypnose.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'hystérie est omniprésente dans les milieux littéraires et scientifiques. L'hystérie soignée par l'hypnose fait la renommée de Jean-Martin Charcot à la Salpêtrière en laquelle Jules Clarétie voit « le sombre avenir politique d'une République matérialiste, dont la fièvre démocratique n'est que l'envers d'une dictature scientifiquement légitimée<sup>3</sup> ». L'enchevêtrement des domaines médical et social ressort par le biais de la suggestion avec laquelle l'Histoire est mise en relation par Maupassant :

Nous sommes tous des hystériques, depuis que le docteur Charcot, ce grand prêtre de l'hystérie, cet éleveur d'hystériques en chambre, entretient à grands frais dans son établissement modèle de la Salpêtrière un peuple de femmes nerveuses auxquelles il inocule la folie, et dont il fait, en peu de temps, des démoniaques. Il faut être vraiment bien ordinaire, bien commun, bien raisonnable, pour qu'on ne vous classe point aujourd'hui parmi les hystériques. [...] La Commune n'est pas autre chose qu'une crise d'hystérie de Paris. Nous voilà bien renseignés<sup>4</sup>.

L'hystérie apparaît comme une explication de l'Histoire ; tout événement en est le résultat. Le comportement des hystériques déroge aux normes qui règlent le bon fonctionnement de la société et veillent à la cohésion<sup>5</sup>. L'hystérie étant contagieuse, la foule doit être vue avec méfiance. Nouvel acteur sur la scène de l'histoire – Gustave Le Bon parle de l' « ère des foules<sup>6</sup> » – la foule est une forme de rassemblement capable de compromettre l'ordre public, voire de

<sup>3</sup> Bertrand Marquer, *Les Romans de la Salpêtrière. Réception d'une scénographie clinique : Jean-Martin Charcot dans l'imaginaire fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2008, p. 266.

<sup>4</sup> Guy de Maupassant, « Une femme », *Gil Blas*, 16 août 1882, *Chroniques*, Gérard Délaissent, tome I, Paris, Rive droite, 2003, pp. 557-558.

<sup>5</sup> B. Marquer, *Les Romans de la Salpêtrière*, op. cit., pp. 231-233.

<sup>6</sup> Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », [1895] 2013, p. 2.

mettre le pouvoir en danger. Le Bon l'accuse d'ôter à l'individu son libre arbitre, de sorte qu'il régresse au stade animal. La foule engendre un être terrifiant, car elle ne s'explique pas par la somme des individus qui la constituent<sup>7</sup>. Depuis 1789, elle demande d'être prise en compte en tant que force qui façonne le cours de l'Histoire. C'est la foule qui lie « Le Horla » à l'Histoire, et la Révolution à guerre franco-prussienne dans l'entrée du 14 juillet : « [L]a prise de la Bastille, les journées révolutionnaires de 1830, celles de février ou juin 1848, enfin l'insurrection de 1871, construisent un système d'échos et de reflets à travers lesquels se donne à lire le rôle croissant du groupe, du peuple, de la masse<sup>8</sup> ». Maupassant change de regard sur le peuple pour miner l'historiographie officielle.

## 2. Manipulations

Dès le début du journal, le personnage est troublé par l'incompréhension de ses propres actions et l'absence de maîtrise de soi. Il pallie l'angoisse face à cet abîme vertigineux de son Moi en cherchant la présence d'autrui. Se rendre à la capitale le jour de la fête nationale semble être un choix judicieux pour échapper à l'emprise du Horla. Néanmoins, au moment où le protagoniste croit se porter bien, l'hypnose révèle sa force. Ce phénomène transparaît par la contamination textuelle dans les entrées du 12 et du 16 juillet.

L'entrée du 14 juillet est placée à un endroit stratégique. Précédée et suivie par un voyage et une anecdote significative, elle occupe une position centrale. Le 12 juillet, le protagoniste minimise ses angoisses : « J'ai dû être le jouet de mon imagination énervée, à moins que je ne sois vraiment somnambule, ou que j'aie subi une de ces influences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions » (p. 921). Ainsi, le personnage n'accède pas à la lucidité qui lui permettrait de s'affranchir de la suggestion.

La pièce de théâtre à laquelle il assiste ce même jour reflète sa propre situation à l'envers. L'assimilation du peuple et des dirigeants à des marionnettes réactive la métaphore du « théâtre du monde ». Les acteurs sont tenus de respecter le texte. L'obéissance aux codes est toutefois circonscrite au cadre de la représentation théâtrale, prenant fin avec le tomber du rideau. La proximité temporelle de la visite du Théâtre-Français de la critique de l'obéissance du peuple et des dirigeants souligne la similarité entre la politique et la situation du protagoniste dont les périodes d'obéissance ne sont pas encadrées et, de ce fait, imprévisibles. Car le 14 juillet, le

---

<sup>7</sup> *Idem*, p. 11. Au niveau psychique, cet être terrifiant est bien sûr le Horla. Par le biais de la foule, Maupassant anticipe la création d'un Horla social dans son texte.

<sup>8</sup> Adeline Wrona, « La notion d'imitation dans les théories des foules à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Hermès*, n° 22, 1998, p. 27.

narrateur se livre à une critique généralisée du peuple, qui obéit aux dirigeants qui obéissent de leur tour à des principes abstraits. Maupassant crée une chaîne de domination similaire avec les domestiques du protagoniste qui obéissent à leur maître qui, lui, obéit à des puissances invisibles. La situation politique reflète celle dans la maisonnée. L'intériorité du diariste présente une version en miniature de la politique.

Après la fête nationale, le personnage rend visite à sa cousine qui a consenti à une expérience d'hypnose. L'état hypnotique de madame Sablé a un début et une fin explicitement signalés. L'obéissance se fait dans un cadre surveillé avec le but de convaincre le narrateur de l'existence et de la puissance de la suggestion. A nouveau, les différences entre l'obéissance de la cousine et celle du narrateur sont significatives. Pour le protagoniste, tout se passe comme si l'obéissance envahissait furtivement sa vie. La frontière instable entre le normal et le pathologique provoque l'angoisse.

L'amnésie de madame Sablé peut être lue à la lumière de la commémoration. La cousine reproche au protagoniste se moquer d'elle quand il tâche de lui rappeler son hypnose provoquée par le docteur Parent. Son comportement suscite le rire du lecteur parce qu'elle croit au mensonge que le docteur lui a suggéré. Cependant, celui dont on se raille est toujours le narrateur, obligé de repenser son incrédulité. Tant lui que madame Sablé s'obstinent dans leurs interprétations respectives malgré la présence d'indices contraires. L'hypnose a un effet plus grand sur le narrateur que sur la cousine, profondément troublé des événements que personne ne veut croire. Le 16 juillet, il n'est pas l'objet de l'hypnose mais en subit l'impact comme par contamination (« Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée », p. 923). Ses sensations rappellent fortement celles lors du cauchemar attribué au Horla. La similarité des symptômes rapproche l'hypnose médicale du Horla, le journal abolissant ainsi la stricte séparation entre lieux, manipulateurs et état du protagoniste : lors du troisième voyage à Rouen, précédé d'une lutte de plusieurs jours entre le narrateur et une instance impalpable (« Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne veut pas ; et je reste », p. 929), le Horla retrouve le protagoniste en ville. Son déplacement contredit sa théorie de l'influence du lieu, ce que la présence des injonctions de la société laissait déjà entrevoir : il est impossible d'échapper à la suggestion. Ainsi, l'œuvre propose une vision alternative de l'Histoire en termes de pathologie par le rapprochement du Horla psychique aux Horlas médical et politique. L'écart entre les savoirs du narrateur et de sa cousine déclenche le comique. L'incompatibilité des versions et leur coexistence dans l'espace du journal suscite d'abord le rire avant de causer l'inquiétude du narrateur. La tension créée par les situations paradoxales se manifeste à travers le doute et les

contradictions qui permettent la projection de la psyché sur l'Histoire : les précisions du protagoniste apportées à ses propos exposent sa bipolarité, proche du comportement de l'individu dans la foule.

Les implications du journal contribuent à l'écriture d'une Histoire alternative. La discontinuité contredit le modèle du temps linéaire et le règne de la raison. Celui du personnage, tenu du 8 mai au 10 septembre, obéit à un fonctionnement particulier. Alors que le mois de mai marque le début de l'été où la nature éclôt, le protagoniste verra la dégradation de sa psyché. Le jour où il se donne vraisemblablement la mort est associé à la reprise des activités dans la société. Le rapport au temps problématise la suggestion dans la vie quotidienne. D'un côté, le protagoniste obéit aux structures temporelles établies par la société. La participation à la commémoration confirme son intégration dans une culture où tous adhèrent au même modèle temporel. Cependant, le journal conçoit un temps en spirale que décrit la succession République – Empire – République. La succession Empire – République est comique parce qu'elle a été précédée par le passage de la République à l'Empire. Le rire se rapporte à une discordance : le hiatus entre la succession dans le temps et la rationalité qui fait défaut exprime l'absurdité de la politique. Par ailleurs, plus le personnage se croit à la merci du Horla, moins il respecte l'organisation du temps communément admise : un cauchemar le tient en éveil, il s'absente en dehors des périodes de vacances, le livre de Herestauss l'occupe jusqu'à une heure du matin.

Le journal critique l'Histoire institutionnalisée de par son fonctionnement et ses implications. Sa conception est pensée autour de la mise en parallèle de la politique et d'un cas individuel : le sort du protagoniste ressemble à l'histoire contemporaine qui, de son tour, s'apparente à un état pathologique. La problématisation du rapport au temps et les techniques littéraires orientent la lecture vers l'Histoire<sup>9</sup>. L'auteur peint une vie discontinue qui coupe le Moi en morceaux. L'Histoire est autant en train de se faire qu'en train de se défaire.

L'homogénéisation des temporalités et de la société, comme l'a aussi remarqué Tarde<sup>10</sup>, devient une préoccupation majeure de l'époque. Les festivités de commémoration ont le même but unificateur, renforçant la cohésion d'individus tenus de se souvenir d'un événement exemplaire. La commémoration appartient au modèle du temps cyclique (« Toute commémoration vit de l'affirmation obsessive du même<sup>11</sup> »). C'est une mesure d'encadrement

---

<sup>9</sup> « Le journal intime ne s'inscrit pas hors du temps, bien au contraire, mais il faut de cette substance un usage qui lui est propre ». Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2001, p. 64.

<sup>10</sup> Voir l'introduction de Dominique Reynié à Gabriel Tarde, *L'opinion et la foule*, Paris, PUF, coll. « Recherches politiques », p. 13.

<sup>11</sup> Mona Ozouf, « Peut-on commémorer la Révolution française ? », *Le Débat*, n° 26, 1983, p. 2. Pagination de la version numérique : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1983-4-p-161.htm>. Dernière consultation le 26 avril 2017.

pour maintenir « la paix sociale, l'union sociale, entretenue par les fêtes populaires, par les frairies, par les réjouissances périodiques<sup>12</sup> ». La commémoration transforme la vision du passé parce que les points négatifs sont écartés par le biais de l'adhésion aux valeurs communes. Les médias sont tenus à célébrer le présent à partir d'un passé réadapté. Selon Adrien Ritchie, « on encourageait le public par tous les moyens à participer aux manifestations [...] ; et surtout à fêter le 14 juillet, nouvellement promu fête nationale en 1880.<sup>13</sup> ». La France affiche sa volonté de se souvenir car la mémoire fait partie de la reconstruction de l'histoire nationale. Le traumatisme doit être transformé en ardeur patriotique. L'exaltation du sentiment national va de pair avec le rappel des acquis de la Révolution française. Dans « Le Horla », la commémoration n'est plus qu'une célébration, l'amusement ayant évincé la mémoire. Le 6 juillet, jour où le 14 juillet devient fête nationale, est celui où le protagoniste se déclare fou pour la première fois. La folie cause la perte du lien avec la réalité, et elle a un rapport à l'oubli volontaire qui caractérise la commémoration. La fête dissimule ses aspects problématiques.

Le 14 juillet, le narrateur est conscient de son obéissance mais satisfait tout de même de se réjouir. Les attentes de la société sont telles qu'il ne peut pas s'empêcher d'être joyeux comme tous les Parisiens et tous les Français qu'il ne voit pas, mais dont il sait qu'au même moment, à la même occasion, ils sont en train de partager la même expérience<sup>14</sup>. La simultanéité est rendue possible par la presse. Jacques Julliard insiste sur son rôle chez Tarde :

[L]es lecteurs d'un journal ne constituent pas une foule, puisqu'ils restent physiquement séparés ; non plus qu'une masse, car ils peuvent être très différents dans leur appartenance sociologique comme dans leurs centres d'intérêts [...]. On peut donc considérer le public comme une forme d'approvisionnement démocratique et rationnel du phénomène des foules. Le public d'un journal peut prendre le temps de la réflexion, alors que ce qui caractérise les mouvements de foules, c'est leur immédiateté<sup>15</sup>.

La lecture de la presse et la commémoration sont des expériences partagées. De ce fait, la presse est un instrument de contrôle. Elle crée la cohésion mentale en bravant la dispersion géographique des sujets. Dans « Le Horla », la revue scientifique relie le protagoniste à d'autres possédés et détermine la manière dont celui-là explique son état. Le médium devient un outil pour penser l'Histoire, car l'hypnose trouve son application dans la politique. On observe des

---

<sup>12</sup> G. Tarde, *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 60.

<sup>13</sup> Adrien Ritchie, « Maupassant journaliste et patriotisme républicain », *Les amis de Flaubert*, n° 67, 1985. Version numérique : [http://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/067\\_023/Maupassant\\_journaliste\\_et\\_le\\_patriotisme\\_republicain](http://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/067_023/Maupassant_journaliste_et_le_patriotisme_republicain). Dernière consultation le 26 avril 2017.

<sup>14</sup> La simultanéité de la pensée et le partage d'opinion sont pour Tarde les traits constitutifs de la foule. G. Tarde, *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 32.

<sup>15</sup> Jacques Julliard, « Foule, public, opinion. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 28, 2010, p. 11.

glissements entre l'Histoire, la politique et la psyché, ainsi qu'une contamination de l'Histoire et de la politique par les effets du fantastique.

L'état hypnotique de la foule est dû à une forme d'envoûtement. Le narrateur imagine des ordres donnés par les dirigeants, qui n'ont cependant jamais été prononcées. Le faux dialogue aux phrases tranchantes dit bien que la foule, inconsciente d'être sous hypnose, ne critique pas les dirigeants ; elle est submergée par les symboles visuels et sonores. Les ordres prêtés aux dirigeants rappellent une séance de suggestion, comme Maupassant en a vu à la Salpêtrière. Le théâtre de guignol<sup>16</sup>, motif évoqué par l'obéissance totale du peuple, devient la métaphore de la situation de l'homme moderne.

Le protagoniste considère la joie sur demande comme irrationnel (« C'est pourtant fort bête d'être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement », p. 921). Pourtant, il se retrouve au milieu d'une suggestion collective. Lorsqu'il constate l'obéissance du peuple et la sienne sans les mettre en perspective, le comique qui se réfère au peuple déclenche le comique. Il pense échapper au Horla à Paris, mais son séjour à la capitale démontre que la suggestion est présente sous différentes formes et que ce sont justement celles qui sont admises, voire non perçues comme telles, qui dominent. Quand le huis clos s'ouvre et le narrateur s'évade, une autre forme d'obéissance prend la place du Horla. Cet être mystérieux et la foule font le narrateur régresser à un stade infantin et animal qui rappelle les écrits de Le Bon.

Dans un premier temps, l'obéissance permet d'interpréter la commémoration comme une grande mise en scène si parfaite que le narrateur croit que la joie dictée par le gouvernement est née en lui. Il est imprégné par le discours officiel qui dicte l'appréhension du passé et le comportement au présent. L'obéissance propose donc dans un second temps une nouvelle interprétation de l'Histoire dans laquelle le peuple n'endosse pas le rôle des hommes libres de façonner l'Histoire parce que tout leur est imposé<sup>17</sup>. Les situations hypnotiques du quotidien investissent la lecture de l'Histoire d'une signification nouvelle.

### **3. Dissimulations**

Dans « Le Horla », les vides sont inquiétants. Le protagoniste fuit le Horla mais se comporte tout de même comme lui ; il désire partir à Rouen parce que rien n'arrive, mais la peur le rend fou :

---

<sup>16</sup> Maupassant « montre la marionnette humaine dans sa vulgarité, dans ses insuffisances et ses facilités qu'il dénonce avec une lucidité sans faille ». (Gérard Délaisement, *La modernité de Maupassant*, Paris, Rive droite, 1995, p. 25.)

<sup>17</sup> Le Bon est convaincu que « les phénomènes de leadership politique sont largement pathologiques ». (Yvon Thiec, « Gustave Le Bon, prophète de l'irrationalisme de masse », *Revue française de sociologie*, n° 22, 1981, p. 414.

9 août. – Rien, mais j’ai peur.

10 août. – Rien ; qu’arrivera-t-il demain ?

11 août. – Toujours rien ; je ne puis plus rester chez moi avec cette crainte et cette pensée entrées en mon âme ; je vais partir. (p. 929)

La cousine se souvient d’avoir été endormie par le docteur sans se rappeler que celui-ci lui a donné des ordres. Le docteur Parent est parvenu à provoquer une amnésie. C’est sur cette altération de la mémoire que Maupassant attire l’attention dans l’entrée du 14 juillet : convaincre en faisant appel à la raison<sup>18</sup> ne peut qu’échouer si la mémoire a été manipulée, tout comme l’historiographie manipule la mémoire du passé.

Le journal recèle des ambiguïtés au niveau stylistique et narratif, qui suggèrent l’existence de Horlas politique et social. Maupassant s’arc-boute sur les possibilités qu’offrent le langage et la fiction. Depuis sa position liminaire – n’ayant jamais appartenu à aucun parti politique – l’auteur choisit une autre voie : « aucun historien ne décrit la totalité de ce champ [événementiel], car un itinéraire doit choisir et ne peut passer partout ; aucun de ces itinéraires n’est le vrai, n’est l’Histoire<sup>19</sup> ». C’est avec les moyens propres à la littérature que l’écrivain se distingue de l’historiographie. La contradiction subtile de l’historiographie officielle mime la manière dont celle-ci va à l’encontre des faits dévoilés par le narrateur et la composition du texte. Le fantastique réinvente sa poétique dans une optique comique mais troublante.

L’enjeu de la transgression dans l’articulation des trois niveaux de l’être humain est intimement lié au fantastique et élabore une écriture alternative de l’Histoire. La transgression transparait sous forme de métaphore et de stratégie stylistique. Véritable *Leitmotiv*, elle exprime la contamination de la lecture de la Révolution par l’état pathologique du narrateur. Ainsi, la porte renvoie à l’imitation de la société : « Comme je le fais maintenant chaque soir, j’avais fermé ma porte à clef » (p. 919). En se refermant, il exauce le vœu du Horla et il imite également les Parisiens qui ne peuvent pas laisser leurs portes ouvertes. Le 21 août, il note : « J’ai fait venir un serrurier de Rouen et lui ai commandé pour ma chambre des persiennes de fer, comme en ont, à Paris, certains hôtels particuliers, au rez-de-chaussée, par crainte des voleurs. Il me fera, en outre, une porte pareille » (p. 936). Désormais, Paris est à Rouen.

Tout au long du journal, le protagoniste obéit aux règles établies par la société. Son contrôle s’exerce même sur les esprits : « il n’est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d’avoir de pareilles hallucinations » (p. 927). Il a fait sienne une opinion qui est celle de la société

---

<sup>18</sup> Selon Le Bon, « On peut dire d’une façon absolue que les foules ne sont pas influençables par des raisonnements ». G. Le Bon, *Psychologie des foules*, op. cit., p. 34.

<sup>19</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l’histoire*, Paris, Seuil, coll. « Points », [1971/1978] 1996, p. 57.

à laquelle il veut se conformer. Il indique sans cesse que l'homme subit l'influence de ce qui l'entoure et qu'il vit dans l'illusion de faire ses propres choix et former ses propres idées.

Le mode de vie du protagoniste est révélateur. C'est une figure solitaire, célibataire, sans amis ni loisirs. Néanmoins, il n'échappe pas à toutes les structures façonnées par la société, car la brise apporte le son des cloches, qui rythment la vie de chacun, comme l'air transporte les influences étranges ; l'intensité varie comme varie celle de l'influence du Horla. Malgré l'éloignement de la politique, on retrouve le même fonctionnement dans la vie privée du protagoniste. La politique est pensée à travers le Horla, l'emprise duquel est décrite par le champ sémantique de la politique, notamment le verbe « gouverner », qui apparaît après l'entrée du 14 juillet : « Je suis perdu ! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne ! », p. 929 ; « celui qui me gouverne, quel est-il, cet invisible ? », p. 930. Le personnage se désigne comme un « halluciné raisonnant » (p. 928) – se rendre compte de la suggestion, se retrouver dans un état entre-deux troublant, est plus angoissant que de vivre dans l'illusion heureuse d'être le maître de ses actes et de ses pensées.

Les normes de la société ont été apprises et intériorisées. L'acceptation aveugle renvoie à l'état hypnotique. La société fonctionne comme si elle était sous hypnose. L'imitation, qui rend compte de tous les phénomènes sociaux, explique aussi l'Histoire, considérée par Tarde comme hétéroclite, car formée d'imitations successives. Ainsi, dans le journal, l'Histoire ne paraît plus être le fruit des actions de sujets lucides, mais le résultat d'une suggestion sournoise.

Comme la porte, la fenêtre occupe une fonction cruciale dans le journal et est présente dès le 8 mai (« De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent », p. 913). C'est une ouverture qui donne à voir la cause de l'apparition du Horla, du moins selon le narrateur. Mais la Seine traverse aussi Paris, où il y a la foule et où les festivités se concentrent. L'omission de la capitale est un oubli révélateur qui montre que le narrateur n'a pas conscience de la suggestion qui apparaît tout de même dans ses écrits. Le seuil est franchi lorsque le protagoniste se trouve à l'extérieur de la maison – comme le Horla avant lui – et regarde à l'intérieur.

Les ordres de la part des dirigeants dans l'entrée du 14 juillet présentent un rythme ternaire. Le faux dialogue se construit en trois temps : la formule *inquit* est suivie par un ordre qui précède son exécution. L'ordre rendu explicite marque la transgression puisque l'homme ne joue pas le rôle du montreur de marionnettes ou du manipulateur. La version officielle de l'Histoire se

révèle être fausse. La fête nationale du 14 juillet est un artefact ; il est absurde d'être heureux sur commande en écartant tout ce que cette date historique implique de négatif.

« Le Horla » reproche à l'historiographie son manque de véracité dans le traitement des faits concernant le libre arbitre de l'individu. Les moyens de raconter l'Histoire transposent la négligence des historiographes (en vérité une stratégie de création de consensus) en désinvolture avec laquelle l'Histoire et la commémoration sont abordées – un genre mineur adopte la forme de l'écriture de l'intime qui fait des incursions au registre comique. Le jeu avec les conventions prend ainsi tout son sens quand le narrateur s'adresse à une audience et révèle l'existence d'un pacte tacite entre diariste et lecteur pour refléter la révélation des suggestions politiques et sociales : « Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille, avec un couteau dans le poumon, et qui râle couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas – voilà » (p. 919). La scène effroyable se termine sur une marque de conclusion sans que la conclusion soit donnée. Maupassant crée des ruptures qui problématissent la perception de l'Histoire, et donne une voix à la peur de l'absence de sens.

Les procédés stylistiques dans le texte dissimulent non seulement la présence de la suggestion dans les trois niveaux de l'être humain, mais aussi que le procédé de Maupassant imite celui des historiens pour aboutir à une vision différente. La figure du chiasme évoquée par l'état du narrateur par rapport aux calendriers naturel et social se retrouve dès la deuxième entrée, où des puissances « changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse » (p. 914). Ce sont l'inversion et la mutation qui décrivent le traitement de l'historiographie institutionnalisée dans « Le Horla ». Les oppositions de la structure chiasmique sont intimement liées au fantastique puisque leur juxtaposition déclenche l'étrangeté et renvoie à la transgression. Elles sont particulièrement frappantes dans l'entrée qui relate le voyage au Mont-Saint-Michel :

Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours, de sveltes clochetons, où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques, de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées (p. 917).

Le 14 juillet, les oppositions s'entrechoquent aussi : ordre et obéissance, joie et haine, Empire et République. Le texte fait ressortir l'absurdité de la situation politique qui, par le truchement de la poétique du fantastique, propose une Histoire alternative. Car le Horla et la suggestion sont un seul et même phénomène, comme le protagoniste le remarquera lui-même le 19 août (« Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, suggestion... que sais-je ? », p. 933).

## A chacun son Horla

Dans l'entrée du 14 juillet, le rire s'accompagne de l'inquiétude. Le narrateur constate des phénomènes hypnotiques chez le peuple et les dirigeants, projetant son aliénation sur autrui. La Troisième République et la Révolution française sont liées par la foule, capable de provoquer un état hypnotique ; celui-ci articule l'Histoire, la politique et le psychologique ainsi que le sérieux, le comique et la peur. L'Histoire est lue sous le signe de la possession : personne n'échappe à l'obéissance, qu'elle porte le nom de Horla, de politique ou d'hypnose. La nouvelle interprétation du moment fondateur de la France moderne est angoissante, car elle jette le doute sur la raison du peuple et celle du narrateur. « Le Horla » s'en prend aux historiens qui s'efforcent de dégager les « prétendues lois de l'histoire<sup>20</sup> » coûte que coûte. D'un côté, on ne peut adhérer à ses propos, car lui aussi obéit. De l'autre, l'existence du Horla reste une hypothèse. L'explication par l'hypnose est avancée par un personnage qui s'avère être lui-même sous une telle influence. Ses propos déstabilisent, tout comme la nouvelle. Car Maupassant est aussi un manipulateur, changeant la lecture de l'Histoire tout en ne faisant que suggérer, et ceci par le biais de la fiction. Le « révisionnisme fantaisiste<sup>21</sup> » contredit l'historiographie institutionnelle ; les auteurs « élaboussent le conformisme de Clio en créant un nouveau monde<sup>22</sup> ». Le fantastique articule le rire à la peur et la fiction à l'Histoire sans se limiter à une seule réponse. Ce sont les questions qui expriment le rapprochement de la hantise fantastique et de la suggestion politique pour écrire l'Histoire autrement.

Manuela Mohr (UPV Montpellier 3)

---

<sup>20</sup> P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, op. cit., p. 221. D'ailleurs, la puissance inexplicable nommée Horla a aussi un rapport particulier au temps. Le 10 septembre, le personnage note que « seul peut-être le temps a prise sur l'Être Invisible et Redoutable » (p. 938). Le Horla mourra à un moment précis et ne franchira pas le pont prématurément.

<sup>21</sup> Christian Moncelet, « Le révisionnisme fantaisiste de l'Histoire », *Ecrire l'Histoire. Histoire, Littérature, Esthétique*, n° 10, 2012.

<sup>22</sup> *Idem*, p. 101.